

J'ai rencontré Sylvain Laurent un de ces dimanches tristes et pluvieux comme seul, je pense, le ciel des Ardennes peut en imaginer. C'était dans le hall d'entrée de l'abbaye cistercienne voisine. Il était accompagné de ses parents. Je ne sais à quoi j'ai bien pu penser ce jour là. En tout cas, certainement pas au fait que dans un futur lointain il me serait donné de découvrir, un tant soit peu certes, ce qui pouvait se cacher en lui.

Cela se passa quelques années plus tard. Ce matin-là, je vis arriver son papa tenant dans ses mains un livre à la couverture bleu et vert. C'était une première épreuve d'un recueil de poésie que Sylvain avait écrit dans le cadre d'un atelier auquel il avait participé en Suisse, à Chandolin plus précisément, ce qui lui avait inspiré le titre de « Chandolinades ».

L'après-midi, je voulus découvrir ce qui pouvait bien se cacher derrière ce nom bizarre. Je feuilletai d'abord distraitement le livre comme, j'imagine, le font les premiers lecteurs dans les maisons d'édition découvrant au passage les illustrations naïves qui en agrémentaient les pages. Puis, j'en commençai la lecture. Curieux, d'abord. Etonné, rapidement. Déconcerté, peut-être. Ebaubi, finalement.

Il me souvient d'avoir, sans attendre d'en achever la lecture, téléphoné à ses parents et leur avoir dit : « Mais c'est vertigineux ! ». Certes, il se trouvait dans la poésie de Sylvain Laurent tout l'émerveillement qui nous fait souvent défaut : « Nous sommes tous en chemin sautillant comme une grenouille verte dans sa mare d'écume, volant comme des papillons (blanc nacré, bleus, noirs de jais ou porte-queue). » ou encore « Il était une fois un oiseau dans une belle forêt, dont la vitre était ce beau ciel bleu ensoleillé. » Mais sa poésie présentait aussi et surtout un évident caractère surréaliste : « Ma salle de bain transpire sous la loque et le torchon et devient un océan sans surface dans lequel je peux plonger à 100 000 lieues sous les mers dans cette profondeur d'où remonte peu à peu la mémoire des étoiles. »

Ces textes, ces chants de Sylvain Laurent me rappelaient les *Chants de Maldoror* d'Isidore Ducasse aussi appelé le Comte de Lautréamont, mort à vingt-quatre ans et, pour la petite histoire, découvert en Belgique en 1885 dans l'éphémère revue *La Jeune Belgique*. Poursuivant ma lecture, je me confortais dans l'existence d'une similitude entre les écritures de l'un et de l'autre.

Entre un poète maudit du XIX^{ème} siècle – on ne sait exactement où il est né à Montevideo et ce qu'a pu devenir sa dépouille à Paris – et un garçon trisomique de trente-neuf ans, il y avait cette puissance, cette beauté, ce vertige dans les mots et surtout une profonde humanité qui les réunissaient dans mon esprit. Je pensais notamment au chant II de Maldoror « Là, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'hermaphrodite, profondément assoupi sur le gazon, mouillé de ses pleurs... », un ode émouvant à la différence.

Cette humanité que je ressentais en l'un et l'autre, se trouve finalement résumée dans cette simple phrase de Sylvain : « D'un être de douleur, tu fais naître un être de douceur ».

Jean DAUBRET